CRITIQUE, opéra. NANCY, Opéra national de Lorraine, le 9 mai 2023. Paderewski : Manru. T. Blondelle, G. Summerfield, J. Kelly, G. Nagy… K. Kastening / M. Gardolinska.

C’est ébloui que l’on est sorti de l’Opéra national de Lorraine (où la Pologne est tellement importante historiquement parlant…) grâce à cet opéra inconnu qu’est « **Manru** » du tout aussi inconnu compositeur polonais **Ignace Paderewski**. A son époque pourtant, l’homme était une star du piano, en même qu’un compositeur fêté et un homme politique de premier plan puisqu’il ne fut rien moins que le Premier ministre de son pays natal, juste après le premier conflit mondial ! **Créé en 1901 à l’Opéra de Dresde** (en allemand), l’ouvrage (unique composition lyrique de son auteur) est une partition qui sent bon le post-wagnérisme par sa luxuriance et les nombreux Leitmotiv dont la partition est pétrie, tout en y intégrant une veine mélodique toute latine, inspirée de l’opéra italien et français, et une dernière enfin héritée de la tradition folklorique slave. D’ailleurs le livret de cet opéra (écrit par le dramaturge germanique **Alfred Nossig**) – communément appelé le « Carmen polonais » – oppose deux univers antagoniques et qui s’affrontent (à mort), celui des paysans et celui des tziganes, dont Manru est le chef, alors qu’il est épris de la villageoise Ulana. Après bien des hésitations, Manru abandonne son amoureuse pour revenir dans son clan et à ses racines, mettant au désespoir son énamourée qui se suicide, tout de suite vengée par son soupirant Urok

lequel assassine par vengeance autant que par dépit amoureux, le tzigane maudit.

D’abord présenté à l’Opéra de Halle, en Allemagne, le spectacle est proposé ici dans sa version originale allemande (alors que les épisodiques reprises, essentiellement en Pologne, l’avaient été dans une mouture polonaise), et dans une mise en scène confiée à la régisseuse allemande **Katharina Kastening** qui met ici en exergue le caractère universel et intemporel du rejet de l’autre et de sa différence, et ces villageois haineux qui taguent sur les murs de la maisonnée du couple maudit des « On est chez nous » et autre « X », lesquels nous renvoient immanquablement et tristement à notre contemporanéité (d’autant que les costumes de **Gideon Davey**, renvoient à notre époque), avec des tziganes guère plus tolérants, mais c’est une éternelle histoire là-aussi… Belle idée d’avoir divisé la masure du couple en deux, dont les deux différentes parties s’éloignent l’une de l’autre au fur et à mesure que la séparation de Manru d’avec Ulana se précise.

A Nancy, MANRU, drame polonais révélé expose le talent de la soprano française Lucie Pyramaure (Asa) et du violoniste Artur Banaszkiewicz



La distribution réunie à Nancy relève presque du sans-faute, à commencer par le choix des deux héros, le ténor belge **Thomas Blondelle** en Manru et la soprano anglaise **Janis Kelly** en Hedwig. Le premier offre à son personnage sa splendide voix de ténor dramatique, dotée d'inflexions cajoleuses, et d'une endurance à toute épreuve, tandis que la seconde domine sans faille son écrasante partie, avec une voix plus lyrique que dramatique, mais des aigus d'airain, et ses qualités d'actrice donnent à voir les facettes changeantes de son personnage – tour à tour femme éperdue d'amour puis torturée jusqu'au suicide. Leur duo fonctionne à merveille, culminant dans un duo d'amour d'une intensité véritablement solaire tandis que celui de la séparation s'avère déchirant de dramatisme douloureux.

Dans le rôle de la mère d'Ulana, **Genna Summerfield** (Ulana),

après des débuts hésitants et un organe un peu trémulant le temps de se chauffer, reprend les rênes de sa voix, et compose un personnage touchant et complexe, à la fois compatissant et inflexible. Le baryton hongrois **Gylia Nagy** campe un Urok bondissant scéniquement, doté d'une voix à la fois puissante et mordante, incarnant là aussi un personnage complexe et multiple, parfois bienveillant et parfois intrigant et manipulateur. **L'Asa de la soprano française Lucie Pyramaure est la révélation de la soirée**, car voilà une grande voix lyrique déjà prête pour tous les grands rôles pucciniens, large et puissante, à l'aigu sûr et sonore, un talent à suivre de près !
De son côté, le baryton polonais **Tomasz Kumiega** (Oros) fait également sensation, et l'on regrette dès lors qu'il n'intervienne que dans le dernier acte, tandis que le baryton **Halidou Nombre** (Jagu) – dont le programme de salle nous apprend qu'il a été tour à tour ingénieur aéronautique et mannequin –, peut-être ferait-il mieux de retourner à ses premières amoureuses (par ailleurs autrement lucratives) car son baryton est déjà fatigué pour ne pas dire élimé. Ce n'est pas le cas des doigts diaboliques du violoniste virtuose **Artur Banaszkiewicz** qui brille dans les deux longs soli qui lui sont confiés dans les actes II & III, qui soulèvent légitimement l'enthousiasme du public !

Et pour le reste de la partie musicale, on retrouve avec bonheur la cheffe polonaise **Marta Gardolinska**, directrice musicale de l'Opéra national de Lorraine, qui ravit une nouvelle fois par l'énergie qu'elle insuffle à sa phalange. Superbe cette tension dramatique qui ne se relâche jamais, mais aussi la conviction mise à défendre la partition, tout autant que sa capacité à magnifier les sonorités instrumentales, la plupart du temps rutilantes, voire enivrantes.
Bravo à elle – et à l'Opéra national de Lorraine d'avoir ressuscité cette pépite lyrique et d'avoir permis au public lorrain d'en goûter tous les sortilèges orchestraux comme

vocaux !

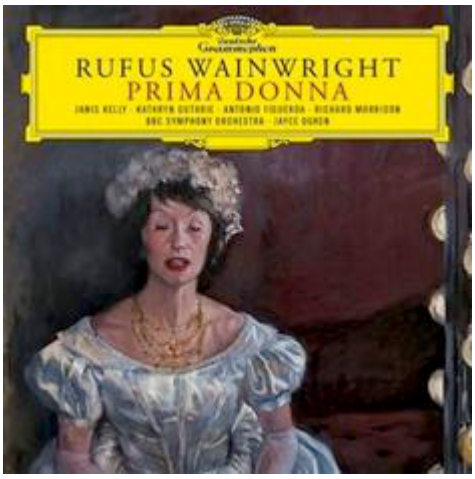


CRITIQUE, opéra. NANCY, Opéra national de Lorraine, le 9 mai 2023. Paderewski : Manru. T. Blondelle, G. Summerfield, J. Kelly, G. Nagy… K. Kastening / M. Gardolinska. Photos © Jean-Louis Fernandez.

VIDÉO : **Artur Banaszkiewicz** joue un extrait de « **Manru** » de Paderewski à l'Opéra national de Lorraine

---

CD, compte rendu critique : Rufus Wainwright : » Prima donna » (Janis Kelly, 2012, Deutsche Grammophon)



CD, compte rendu critique : Rufus Wainwright : » Prima donna » (2012). De quelle diva le compositeur américano-canadien quadragénaire Rufus Wainwright s'est-il réellement inspiré pour écrire son opéra Prima Donna créé en 2009 à Manchester ? Qu'il s'agisse de Régine Crespin ou de Maria Callas, (ici l'héroïne emprunte son prénom à la première et l'ouvrage, le cadre de son action à la seconde… mais pas seulement),- l'oeuvre totalement chantée en français dont l'action se passe sur une seule journée dans un appartement parisien (cocorico!), évoque le retour à la scène d'une ancienne prima donna (« Régine Saint-Laurent ») laquelle a quitté la scène depuis 6 ans… A travers le livret, plusieurs thématiques passionnantes sont

traitées ; entre passé et présent, l’image des artistes âgées et aussi la métamorphose de la femme et la perte de sa voix chantée donc de son identité y sont abordés. C’est plus allusivement l’évocation d’une tragédie intime (et dans la vie du compositeur et dans celle de la diva fictionnelle) qui explique le profil très finement caractérisé de la protagoniste comme l’acuité expressive de certaines scènes dont l’évocation de ses duos lyriques aclamés alors (acte II).

Chanté en français, l’opéra Prima Donna de Wainwright est édité par Deutsche Grammophon

Diva sur le retour : un portrait sensible et bouleversant



Deutsche Grammophon édite ce 11 septembre 2015 l'opéra Prima Donna en 2 cd avec dans le rôle titre, la créatrice Janis Kelly : son charisme et sa grande conviction dramatique offre une saisissante performance, éclairant le parcours du rôle, ses vertiges, ses éclairs, ses allers retours permanents entre présent et passé. L'opéra français sur un livret que Wainwright a coécrit avec Bernadette Colombine, imagine le retour à la scène de la diva pourtant âgée dans le Paris des années 1970… (un clin d'oeil évident à Callas) et qui tombe amoureuse d'un jeune journaliste sur le point de se marier, André. Leur rencontre revêt une dimension particulière d'autant plus que la soprano intimement atteinte lui apprend alors sa décision de faire ses adieux.

L'écriture flamboyante de Wainwright, grand amateur d'opéras, semble recycler les épisodes les plus lyriques et extatiques d'un Puccini, empruntant aussi à la Comédie musicale, sachant très intelligemment varier les climats, et tendre l'arc structurel si essentiel à l'opéra, entre comédie et tragédie ; le chant de la protagoniste et celui de ses partenaires dont le ténor lyrico spinto et de legerezza (André) lancent autant de défis aux interprètes : les deux rôles (Régine / André) sont redoutables pour la voix et offrent deux personnages d'une grande finesse psychologique. Peu d'ouvrage ont offert à une soprano âgée et mûre un rôle aussi nuancé, traversant toutes les nuances de la palette émotionnelle (tête à tête initial entre Régine et sa nouvelle femme de chambre Marie au I) entre nostalgie, amertume, regret, renoncement et apaisement final (fin du II), cependant que dans l'évocation du duo amoureux quand elle chantait Aliénor d'Aquitaine, la soprano et le ténor plongent en pleine ivresse enchantée (épisode Dans ce jardin au II qui est le prétexte au duo le plus allusif et échevelé de l'ouvrage)…



Le livret est loin d'être conforme et désuet : il permet une succession d'épisodes à la fois contrastés et progressifs, approfondissant et l'évocation sensible d'un passé glorieux et perdu (nombreux flashbacks), et le ressentiment d'une vie dédiée à l'art et au chant qui a sacrifié l'épanouissement individuel (encore un clin d'œil à Callas). L'apparition du jeune journaliste, admirateur de la diva, suscite chez elle, un retour d'effusion, le jaillissement d'une tendresse jusque là ensevelie. L'auteur parle bien d'un long périple qui du début à la fin, présente la diva sous des facettes différentes et conduit aussi le spectateur à la suivre mais sans voyeurisme et avec beaucoup de vérité et de pudeur. Les rôles de sopranos mûres sont rares à l'opéra faut-il y voir un hommage aux grandes cantatrices que la fragilité de l'instrument condamne de facto à une retraite souvent douloureuse ? Dans le répertoire romantique, la Dame de Pique (la comtesse est en réalité chantée souvent par un mezzo) ou Eva Marty dans L'affaire Makropoulos de Janacek sont des exemples précédents, auxquels l'opéra de Wainwright fait écho avec pertinence. Mais le jeune compositeur va plus loin en jouant concrètement sur les couleurs et les accents spécifiques d'une voix mûre.



On sent la sincérité d'un musicien (qui dédie son opéra à son compagnon Jörn et à sa mère Kate McGarrigle) avant tout amoureux de son héroïne où se confondent selon ses témoignages à propos de la genèse de son opéra, les souvenirs des entretiens télévisés de Maria Callas à la fin de sa carrière, comme l'hommage à sa propre mère condamnée par un cancer au moment de la composition de l'opéra… L'ouvrage un temps commandé puis rejeté par le Metropolitan Opera de NY ; programmé puis annulé au ***New York City Opera fut finalement créé en 2009 à Manchester. Il fut ensuite repris à Londres et Toronto en 2010, puis à la Brooklyn Academy de NY en 2012, avant d'être joué en septembre 2015 à Athènes.***

La première fut éclaboussée par un scandale relayé par la presse et soulevant le soupçon sur l'auteur réel de l'opéra. S'en suivit une polémique honteuse sur la paternité de la partition redevable ou non au seul cerveau de Wainwright : depuis, la confession quasi officielle de l'auteur a démontré l'originalité et l'intégrité de sa créativité, seule productrice de l'opéra tel que nous le connaissons aujourd'hui et tel qu'il a été enregistré par Deutsche Grammophon. L'ensemble de la réalisation, les créations successives puis l'enregistrement avec le VVC Symphony Orchestra a été assuré par le soutien privé de nombreux fans appelés à financer l'opération en crossfunding (à travers l'aide de pledgemusic)… On y découvre les deux superbes chanteurs offrant aux deux profils si bouleversant, soprano et ténor, (remarquable Janis Kelly et Antonio Figueroa)deux incarnations fusionnelles malgré leur différence générationnelle. La personnage fascinant de Régine Saint-Laurent concentre toutes les facettes de la diva qui réalise

une sorte d'autocritique : comme si à la façon de La Maréchale du Chevalier à la rose, elle tenait le miroir et observait en en réalisant le commentaire, tendre ou cynique, serein ou amer, toutes les marques d'un temps fait d'épreuves et de sublimations, de dépassement et de frustration. Quand Janis Kelly, créatrice du rôle en 2009 se regarde et chante ce qu'elle voit et ce qu'elle a vécu, c'est Tosca, Traviata, Turandot aussi, La Maréchale donc et Arianne, et Elektra tout autant qui paraissent sur la scène, sans omettre Brunnhilde en particulier qui surgit, non pas l'héroïne romantique sacrifiée, mais une âme contemplative et nostalgique qui interroge au-delà de son personnage, la force de son incarnation et le sens du chant lui-même.



De sorte que nous disposons d'une partition musicalement accessible, aux épisodes réellement envoûtants où perce et saisit le profil d'un personnage qui synthétisant tous les grands rôles romantique à l'opéra, est aussi un remarquable hommage au chant incarné. C'est donc une véritable découverte et par sa construction, son écriture, les thèmes mêlés qu'il suscite en résonance, un ouvrage majeur comme peut l'être dans le registre des hommages aux divas romantiques, Le Château des Carpathes de Philippe Hersant (et le remarquable rôle de la cantatrice La Stilla inspiré par le compositeur français d'après Hugo : voir le **reportage vidéo classiquenews, Philipep Hersant : Le Château des Carpathes, mai 2009**). **Coffret événement, donc CLIC de classiquenews de septembre 2015.**

Illustrations : Rufus Wainwright, Antonio Figueroa, Janis Kelly, Rufus Wainwright (DR)

PRIMA DONNA de Rufus Wainwright. Synopsis (en anglais)

Act I

Early morning in Régine Saint Laurent's Paris apartment

Following a night of endless nightmares, Régine Saint Laurent is awake unusually early, and surprisingly shows interest in talking with her new maid, Marie, when she arrives for work. Marie is only too happy to unload her latest complaints about her drunken and tempestuous husband upon Madame, who in turn starts sharing about her doubts and anxiety-filled terrors of returning to the stage after a six-year hiatus.

Madame tells Marie of the stage role of her life, Aliénor d'Aquitaine, the strong, powerful and culture-loving woman who became queen of both France and England, an opera written for her at the peak of her career. These two women, from opposite walks of life, form a strong bond with each other in the midst of their heart-to-heart exchange.

Philippe, Régine's butler and confidant, enters with his assistant, François. Philippe is upset to see Madame and Marie in a casual and friendly situation, instead of Madame preparing for the interview with a journalist, André Letourneur, a rendezvous that she has forgotten.

Philippe instructs François to arrange the flowers around the apartment for the journalist's imminent arrival. Philippe starts ranting about the golden days when Madame was the Queen of Paris until the opening run of *Aliénor* six years ago, when, after a triumphant premiere, she lost her voice during the duet on the second night, after which Madame never sang again.

Lost in his nostalgia and slowly going into a rage-like state, Philippe swears that he and Madame will not make the same mistakes this time.

The doorbell rings and the journalist arrives. Philippe obsequiously welcomes André into the glamorous world of Régine Saint Laurent, who makes her grand entrance.

The interview turns out to be more than Régine or André had imagined. The pressing questions of André about Madame's last performance of *Aliénor* trigger an emotional response from Régine, who gets overwhelmed by memories rushing back, showing how traumatizing that evening was for her. André himself seems to remind her of someone involved in the hurtful and disturbing memory. She refuses to answer that line of questioning.

André sees more than the legend he has adored since his days at the conservatory, where he himself studied to be a tenor. He takes advantage of Régine's state of confusion and prompts her to go to the piano and they end up singing the iconic love duet from *Aliénor*. As the passionate duet reaches a climax, Régine's voice breaks down.

Philippe leaps in to save the day, and Madame is put to rest under Marie's care. Everyone attempts to comfort Régine as she tries to recover her senses. Philippe reschedules the interview with André for later in the evening. André agrees and leaves. Madame is left resting in the darkened room. André comes back to retrieve the score he had brought over and left at the piano. Régine sees him and beckons to him. He goes to her. They kiss. Marie comes in, sees them and leaves.

Act II

Later that same evening

As Marie is setting the table, she gets homesick and tells of the simple life in her home in Picardie. She nostalgically

compares it to the love-crazed and materialistic life of Paris.

Marie confronts Philippe about his plans to have the journalist return that evening to continue the interview over dinner and the Bastille Day fireworks. Philippe erupts at Marie and reminds her of her place in his household.

Régine warms her voice and tries to understand why it failed her in front of the journalist. While she can sing the precious high note in isolation, each time she tries to put words and meaning into the music, she is again unable to reach the climactic note. Madame realizes that she must confront the recording of that glorious, tragic evening six years ago, a recording she could never bring herself to listen to, if she is ever to sing *Aliénor*, or any opera, ever again. She reflects on her fearless youth and on her past and present struggles with confidence and anxiety. Her youth is forever gone and she now has to face a new reality. She finally plays the legendary recording of her opening night, and her mind carries her back in time to her original performance of that very same love duet.

Henry, the King of England, portrayed by André, enters the garden and professes his love to his glorious Aliénor. Régine becomes Aliénor, and flawlessly performs the magical scene.

Régine wakens from her reverie and declares her refusal to return to the stage. Philippe explodes and unleashes his resentment through a violent rage. Marie comes to Madame’s rescue. There is no turning back and Philippe musters every ounce of his remaining pride and makes his final exit from Madame’s life for ever – just as the doorbell rings for the journalist’s return.

The journalist, however, has an unpleasant surprise for Régine: he is engaged to be married and has brought his fiancée. Once again forced to confront her new circumstances,

she wishes him and his fiancée well with utter grace and generosity.

André asks Régine for one last gesture before he leaves: would she sign his original album of *Aliénor*? Régine does so, and she announces the end of her career to the journalist. But, just before he goes, she realizes that she would like the precious souvenir to be for someone closer to her heart – Marie.

La Prima Donna signs her last autograph. Finally, left by herself in her apartment, Régine steps onto the balcony to watch the Bastille Day fireworks.